

Mes années d'enfant

C'était la Noël 1934, et j'avais cinq ans.

Mes grands-parents étaient là pour les fêtes de fin d'année, dans notre maison de Champagnole, petite ville du Jura de 4 500 âmes. Au milieu de la nuit, j'ai vu partir ma mère, accompagnée d'une ou deux personnes. Le lendemain, il me fut dit que Maman avait été hospitalisée à Lons-le-Saunier, grande ville située à trente-cinq kilomètres à l'ouest. Alors qu'elle avait aidé le notaire voisin à soigner sa femme de la diphtérie, elle avait contracté la maladie. La diphtérie était alors une maladie redoutable, et la vaccination qui l'a éradiquée n'en était qu'à ses prémices.

D'après ce qu'on m'a dit, le traitement hospitalier initial fut particulièrement efficace, puisqu'en deux ou trois jours, elle fut remise sur pied. Pour preuve, elle s'était mise à dessiner la porte d'entrée de la maison qu'elle voulait construire avec mon père.

C'est que Maman était artiste. Jeune femme contemporaine des Années folles, elle avait appris le piano à Dijon et chantait, dessinait et pratiquait la gravure sur différents supports : bois, étain, cuir. Il me reste d'elle une petite table gravée. Même après son mariage, elle avait poursuivi ses activités artistiques.

Pourtant, malgré ces signes de guérison encourageants, ma mère Lucie Gabrielle Bard – qui se faisait appeler Yvonne –, née au Creusot a brutalement été emportée le 27 décembre par une septicémie, la nuit même de sa reprise d'activité artistique.

Très vite, mes oncles et tantes sont venus me chercher à Champagnole pour m'emmener à Montrond, me répétant :

- Tu sais, tu ne reverras plus jamais ta maman, elle est partie au ciel.

Et ils insistaient :

- Tu ne reverras plus jamais ta maman.

Mon grand-père maternel, Jean (dit Jules) Bard, était originaire du Creusot, en Saône-et-Loire. Avec ses frères, il avait monté une entreprise de peinture en bâtiments et ravalements. Il avait fait fortune en restaurant dans les années 1918-1919 les maisons du Nord, détruites par la guerre de quatorze.

J'ai grand souvenir de ce grand-père et de sa maison du Creusot. Je pourrais presque en dessiner encore les plans, près de quatre-vingts printemps après. Je revois aussi ma grand-mère se maquillant, ou plutôt se bichonnant devant le miroir. Souvenirs de mes années insouciantes d'enfant sans histoire... Avant mes cinq ans, ce grand-père avait fait une attaque cérébrale qui l'avait laissé définitivement paralysé.

Deux mois après le décès de sa fille, ma grand-mère maternelle Marie Bard qui m'avait prise sous sa protection est morte de chagrin, le 1er mars. Je ne sais même pas si elle était

allée à l'inhumation de sa fille tellement elle était désespérée par ce drame brutal. Elle avait été retrouvée inanimée dans son lit, après quelques semaines de très grande dépression.

Très vite, il a fallu trouver une solution pour s'occuper de la mère. Entre mon grand-père maternel paralysé et mon père qui travaillait à la scierie ou dans les forêts, le choix de l'embauche d'une gouvernante à plein-temps s'est imposé. Trois se sont succédé en quelques semaines, mais refusant toutes de dormir à la maison la nuit. Elles acceptaient bien de s'occuper du grand-père, mais de la mère, elles ne voulaient assurer que le minimum, à savoir la nourrir le midi. Devant ces insuffisances, il fut décidé de me placer pensionnaire dans l'établissement dans lequel j'étais scolarisée depuis l'âge de deux ans. Sans doute ma mère avait-elle besoin de temps pour sa pratique artistique, dont ses cours de musique dispensés par un professeur à la maison, pour me scolariser aussi jeune ! À cinq ans, je dormais donc à l'école Jeanne d'Arc de Champagnole, dans une demi-pension très particulière, puisque je déjeunais le midi chez moi ! Les grandes s'occupaient de moi gentiment, et je n'ai pas de mauvais souvenir de cette période. Les dames en civil qui tenaient la petite école n'étaient pas des bonnes sœurs, même si l'équipe éducative tenait les élèves avec rigueur jusqu'au brevet.

La quatrième gouvernante fut la bonne, si je puis dire. Enfin, cette dame accepta de s'occuper de moi à plein temps, et je quittais le pensionnat pour vivre à nouveau chez mon père. Marguerite Hory avait quitté son mari précipitamment, cherchait un emploi et avait accepté de s'occuper de la mère.

Il faut préciser que Mme Hory était une emmerdeuse, pour parler à mots couverts. Elle avait bien accepté le poste, mais elle était sournoise et ne ratait jamais l'occasion de se venger quand elle avait un compte à *gérer* avec moi, en me servant un plat que je n'aimais pas : soupe à l'oignon, oseille ou autre plat à vomir, son imagination n'avait d'égal que sa cruauté ! J'ai bien dû me venger moi-même de ses mauvais comportements envers moi, mais j'ai oublié ce que j'ai pu lui faire subir...

Quelques mois plus tard, mon grand-père maternel invalide et dont le handicap devenait trop lourd fut placé en foyer d'accueil chez une dame de Lons-le-Saunier, où il mourut environ un an plus tard, en 1936. Nous ne vivions donc plus qu'à trois, mon père, la gouvernante et moi. Comme de bien entendu, Mme Hory tenta des rapprochements affectifs avec mon père, bel homme s'il en est et relativement aisé, mais sans succès. Lui-même avait des relations galantes avec deux dames en ville, d'après ce que me racontait ma gouvernante. J'avais rencontré ces dames, qui m'avaient paru fort raffinées.

En semaine à Champagnole où je vivais entre ce grand-père diminué et un père très occupé professionnellement, élevée par ma gouvernante, je profitais avec plaisir de mes oncles et tantes paternels, tous les jours fériés à Montrond. Je suis née Deville, patronyme que j'ai gardé jusqu'à mon mariage. Joseph Deville, mon père, aîné de la fratrie, était associé avec ses deux frères et ses deux sœurs dans une entreprise d'exploitation forestière, créée par son père.

Dans une sorte de routine qui s'est poursuivie pendant l'Occupation, chaque samedi ou premier jour de vacances, mon oncle Louis venait me chercher à Champagnole pour m'emmener au village voisin. Là-bas, je profitais en petite princesse de l'attention de mes deux tantes et deux oncles. Le dimanche midi, mon père venait déjeuner avec sa famille et me remmenait.

Tous étaient très pieux : Tante Marie m'entraînait à répéter le chapelet dans sa chambre, et je dormais la nuit dans un lit d'appoint dans la chambre de Tante Cécile, qui ne manquait jamais de me lire des histoires. Tous les soirs, nous récitons la prière tous ensemble, nous agenouillant devant nos chaises. Par complicité, mes oncles n'oubliaient jamais de faire un peu les singes pour m'amuser.

Tous les quatre habitaient ensemble, autour de leur mère alors vivante, célibataires qu'ils étaient restés. Je n'ai pas gardé un souvenir impérissable de cette grand-mère austère. Seul de la fratrie, mon père, l'aîné, avait convolé et créé un foyer. Tout ce petit monde était assez âgé : mon père s'était marié à quarante ans et ses deux sœurs étaient plus âgées que lui. L'aînée, Tante Marie, devait bien avoir cinquante-sept ou cinquante-huit ans au décès de ma mère. Mes deux oncles étaient un peu plus jeunes.

Tous étaient très attentifs avec la môme, mes oncles jouant volontiers avec moi. L'un d'eux m'apprenait à conduire dès mes douze ans, quand mes pieds pouvaient attraper les pédales ; grâce à cet apprentissage, j'ai obtenu mon permis dès mes dix-huit ans. Je profitais aussi des racontars qui ne manquaient pas. En face de la maison vivait une petite fille de mon âge, Marie Grandperrin, avec qui j'ai beaucoup joué. C'était nouveau pour moi, qui n'avais pas cette habitude à Champagnole, où les seuls enfants que je côtoyais étaient mes camarades de classe que je ne rencontrais jamais en dehors du cadre scolaire.

Tout autour de la maison familiale où vivait la matriarche, Joséphine Deville née Meunier, tenant encore les rênes de l'entreprise – elle avait soixante-quinze ans au décès de ma mère –, s'agitaient voitures, camions et ouvriers. Quand mes oncles rentraient après leur journée de travail, j'entends encore leur voix s'enquérir systématiquement, dès le pas de la porte passé :

– Où est la mère ?

C'était toujours la première phrase qu'ils disaient en arrivant.

Mon grand-père Félicien Deville était mort en 1925, je ne l'ai donc jamais connu, et Mme Veuve Deville avait repris le flambeau avec rigueur. Chacun de ses enfants tenait un poste bien précis. Si mon père gérait l'ensemble, en particulier la clientèle et la scierie – sous le regard inquisiteur de sa mère –, mon oncle Louis gérait les bûcherons, l'oncle Désiré tout le côté matériel, que ce soient les camions, les voitures, l'entretien, etc. Tante Marie assurait les tâches de bureau et Tante Cécile, en cantinière chef, faisait tout pour que personne n'ait faim, de l'intendance à la cuisine. Et ça en faisait, des repas, entre le petit-déjeuner des ouvriers jusqu'à la gamelle que les chauffeurs emportaient ! On peut dire qu'il s'agissait bien d'une entreprise familiale, puisque les ouvriers mangeaient ici. Tous les membres de la famille Deville étaient impliqués financièrement dans l'exploitation.

Je n'ai pas souvenir d'une ambiance de ruche joyeuse, mais plutôt d'une activité sérieuse. Mes oncles passaient au bureau, chacun vérifiant la globalité des transactions, des commandes, des livraisons. Comme le papier carbone n'existait pas encore, des copies de courriers étaient réalisées par l'intermédiaire d'un tissu humide placé entre deux feuilles de papier¹. La copie allait chez la grand-mère, pour vérification. Je n'ai jamais su si elle réclamait elle-même ce contrôle ou si c'était force d'habitude. En tout cas, cet exercice témoigne de la grande structuration de l'entreprise.

Un de mes oncles partait de temps en temps en Italie embaucher des ouvriers forestiers. Il ramenait des bûcherons accompagnés de leurs familles, qui logeaient dans des cabanes en forêt. Quand l'un d'entre eux avait terminé une coupe, il partait vers une autre parcelle, emportant avec lui sa cabane en bois, sa femme et leurs enfants, son bouc et sa chèvre qui fournissait le lait de la famille. Quand j'avais sept ou huit ans, je suivais mes oncles dans la forêt – l'un d'entre eux essentiellement – qui allait rencontrer ces gens-là : ils ne paraissaient pas malheureux. Ils venaient se faire payer le dimanche matin, avant la messe bien sûr... C'était une autre vie que celle que nous connaissons. Un peu plus tard, ils se sont sédentarisés.

Après leur mariage en 1928, ma mère avait obtenu de mon père d'habiter dans la ville de Champagnole, à quelque dix kilomètres seulement du berceau familial et du siège de l'entreprise d'exploitation forestière, situés à Montrond, un village de moins de 400 habitants, Montrond où j'ai vu le jour le 21 avril 1929. Sans doute ma mère avait-elle l'esprit citadin, plus propice à ses activités artistiques.

Quelques années après leur installation, l'occupation allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale coupa cet axe Champagnole – Montrond que mon père empruntait tous les jours : entre ces deux localités fut tracée la ligne de démarcation, plaçant Champagnole en zone occupée et Montrond en territoire libre. Nous y reviendrons.

¹ En tout cas, un procédé hectographique permettant de dupliquer un document

Les années de guerre

Les années ont passé sans heurts et selon ces habitudes, entre Champagnole en semaine et Montrond pendant les week-ends et vacances, jusqu'à l'adolescence. Sans que j'aime particulièrement l'enseignement, je me plaisais à retrouver mes copines à l'école et je restais une bonne élève, bien notée. Les dames qui dirigeaient l'école étaient amies de Tante Marie, ce qui explique sans doute leur attention bienveillante à mon égard. Bien sûr, je préférais la récréation.

Comme des centaines de milliers d'habitants du nord et de l'est de la France, nous dûmes quitter précipitamment la maison devant l'avancée de l'armée allemande. Sans le savoir encore, nous participions à un épisode historique majeur, celui de la débâcle de mai et juin 1940. C'est mon père, en chef de clan, qui donna le départ : nous sommes partis avec le camion qui emmenait des ouvriers, et trois voitures, conduites chacune par mon père et ses deux frères.

Sur la route, nous avons d'abord dormi au Creusot², tout le monde aligné dans un grenier. Mon grand-père avait légué de son vivant trois immeubles avec des magasins à sa fille, ma mère, et comme celle-ci était décédée, ces bâtiments m'appartenaient de fait. C'était l'occasion pour moi de découvrir ces immeubles, gérés par le notaire du Creusot, et qui faisaient partie de mon héritage. Le lendemain, nous avons fait le tour de la ville avant de repartir.

Après des heures de route, nous avons trouvé refuge dans une école du Massif Central, où nous sommes restés une semaine, ou sans doute un peu plus. Chaque matin, mon père et ses frères allaient aux nouvelles, puisqu'il n'y avait pas de radio dans l'école. Le 22 juin, ils sont rentrés avec cette information :

– Pétain vient de signer l'armistice, il faut vite rentrer !

Aussitôt, nous avons tous repris la route du retour, dans les mêmes voitures et camion. À notre arrivée, force nous fut de constater que la ligne de démarcation passait entre Champagnole et Montrond, ou pour mieux le dire entre le logement de mon père et le lieu de son travail, séparés de quelques kilomètres seulement.

Champagnole était devenue un repaire d'Allemands. Les gradés avaient pris possession du très bel hôtel Ripotot pour établir leur QG. Finalement, la ville était très animée par les occupants, qui traversaient la rue en chantant, et ce pendant mes quatre années d'adolescence, entre mes onze et mes quinze ans !

Pour mon père, qui devait traverser la ligne tous les jours, c'était plus compliqué malgré l'obtention d'un laissez-passer.

² Le Creusot (Saône-et-Loire), situé à 130 km à l'ouest de Champagnole (Jura).

Lors de la Libération, je n'étais pas encore interne puisque je vois encore les Américains défiler à Champagnole. Je me souviens particulièrement de la capitulation de l'Allemagne nazie et la signature de l'Armistice du 8 mai 45 : les maquisards sont sortis de leurs cachettes et ont commencé à s'acharner sur les collaborateurs notoires, bien sûr, mais aussi sur les gens « en vue ». Ils sont allés chercher mon père et mes oncles, qui avaient continué de travailler pendant l'occupation, et les ont emprisonnés. Mon père a alors rencontré d'autres prisonniers, dont deux ou trois personnes de Lons-le-Saunier, très en vue également.

J'ai reçu récemment le petit-fils vivant à Vosne-Romanée d'un de ces hommes de Lons-le-Saunier, arrêtés par les maquisards avec mon père, qui voulait mon témoignage sur ce que je savais de son grand-père. La prison se trouvait dans un no man's land. Pour chance, cet homme pourtant communiste et maquisard avait fini par reconnaître que mon père et ses frères n'avaient pas collaboré, bien au contraire, et il les avait libérés, mes oncles d'abord, puisqu'ils avaient moins de poids que mon père – considéré à juste titre comme le patron de l'entreprise –. C'était une époque trouble, où des règlements de comptes pour collaboration étaient légion, par des tribunaux expéditifs ou sans le moindre procès. Pour ces simples raisons fut arrêté Monsieur Léon Bel, directeur de la fromagerie éponyme de Lons-le-Saunier, créateur entre autres de la célèbre Vache qui Rit. Ces arrestations arbitraires étaient difficiles à vivre pour ces gens-là, qui les vivaient avec un fort sentiment de honte.

Mon père a gardé son amitié sa vie durant pour cet ancien maquisard qui l'avait libéré. Il savait particulièrement à quoi il avait échappé, en rencontrant lors de son arrestation un exploitant forestier creusant sa propre tombe, pour lui et sa femme, avant d'être exécuté par les hommes en armes qui le contrôlaient. Une scène particulièrement éprouvante pour mon père qui connaissait bien cet homme. Devant cette scène effarante, mon père avait alors compris qu'il était condamné... Les maquisards étaient venus réquisitionner un camion et deux voitures de l'entreprise ; quand ils sont venus chercher la dernière voiture, le chef s'est assis au bord du chemin, pensif, la tête dans les mains. Un de mes oncles lui avait demandé :

– Ça ne va pas, Monsieur ?

Question à laquelle le maquisard avait répondu par cette phrase d'autant plus glaçante qu'elle les ciblait précisément :

– Non, pas vraiment. Parce que cette voiture que je viens chercher, elle emmènera quelqu'un au fond du lac...

Il aurait suffi que cet homme signe un papier pour que mon père et ses frères soient éliminés, sans autre forme de procès. C'était aussi la période des pillages. La police et les tribunaux étaient désorganisés et chacun se servait à qui mieux mieux, n'importe où il y avait des consommables à récupérer, des voitures à voler, des armes à récupérer... Les résistants avaient participé à libérer la France du joug allemand, mais cette libération apportait son lot de délits et de crimes, de la part d'hommes longtemps frustrés par leur clandestinité et lâchés sans aucun contrôle.

Pour mieux comprendre cette clémence du maquisard vis-à-vis de mon père, il me faut conter le trafic un peu particulier auquel celui-ci se livrait lors de l'Occupation... Devant passer la ligne de démarcation tous les jours avec une voiture ou un camion gazogène³, il avait dû très vite se positionner dans un camp ou dans l'autre, c'est-à-dire du côté des dénonciateurs ou du côté des aidants.

À Champagnole, une religieuse suisse allemande aidait les gens à franchir la ligne, surtout des Alsaciens, et s'occupait aussi du courrier à passer. Elle avait pris l'habitude de venir voir mon père :

– Monsieur Deville, j'ai deux personnes qu'il faudrait emmener...

Mon père ou les chauffeurs les installaient entre les deux « chaudières »⁴ à bois des camions gazogènes, bien cachés derrière le chargement. Pour les retrouver, il aurait fallu décharger le camion et descendre dans une espèce de puits... Un travail bien ingrat qui n'a jamais trouvé de volontaire lors des inévitables contrôles de l'armée allemande ! Aussi, l'entreprise a passé beaucoup de clandestins, et plus encore de sacs de courriers ou colis. C'était une posture courageuse, pour mon père et ses frères, mais aussi pour tous les professionnels de l'entreprise : il aurait suffi d'une fois !

Les maquisards qui avaient arrêté mon père ont eu vent de ces faits de résistance, sans doute par la sœur Edel, religieuse débrouillarde et pièce centrale des réseaux de résistance ; ces témoignages de soutien ont permis sa libération, malgré sa poursuite d'activité pendant la guerre.

J'étais moi aussi bien informée de la réalité de ces passagers clandestins, car Sœur Edel passait régulièrement à la maison, et je lui ouvrais souvent la porte devant son empressement :

– Monsieur Deville, il est là, il est là ?

Bien sûr, j'étais adolescente et je comprenais la gravité potentielle de ces passages clandestins. Je gardais donc pour moi ce que je savais et comprenais, dans le plus grand secret.

³ Ce système, sous la forme mise au point par Georges Imbert en 1920, fut utilisé en Europe, pour pallier l'absence de carburant automobile pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est en effet un appareil simple à fabriquer, ne demandant que des matériaux faciles à se procurer.

⁴ Le générateur et l'épurateur

L'après-guerre

Après cette période difficile, l'entreprise a repris une activité plus normale. Les bûcherons avaient quitté la forêt du fait de la guerre et s'étaient sédentarisés, habitant des petites maisons de location dans les villages alentour, où leurs enfants furent scolarisés dans les écoles locales. C'était plus simple pour eux que de devoir quitter la forêt comme ils le faisaient auparavant, cartable sur le dos. Les Italiens sont restés en France pour s'y installer définitivement.

Le travail d'exploitation du bois se faisait sur des parcelles privées ou publiques, avec un marché spécifique. Le bois des parcelles d'État était mis à la vente après distribution d'un catalogue recensant toutes les offres, et chaque entreprise tentait d'obtenir celles qui les intéressaient, et le plus souvent les plus proches de son lieu d'activité. Le jour de la vente aux enchères dégressives, toujours au mois de septembre, le crieur disait la valeur de départ du bois à vendre, comme :

- Mise à prix 3 000.

Si personne ne prenait à ce prix, il faisait une nouvelle offre à 2 900, puis à 2 800 et ainsi de suite jusqu'à trouver preneur. Il fallait à l'acheteur surveiller la concurrence pour acheter au meilleur prix, sans rater l'affaire devant un autre professionnel plus rapide.

Plus particulières étaient les ventes annuelles du marquis de Vogüé, descendant d'une noble famille, et toujours sur invitation. Le marquis offrait un bon repas au restaurant à ses clients choisis, avant que débute la vente.

Ces différentes ventes permettaient à mon père, qui connaissait bien ses besoins, de choisir les meilleures offres pour l'entreprise.

Les bûcherons faisaient du bois de chauffage pour les particuliers, mais plus encore pour les professionnels comme les boulangers, chez qui ils livraient la « charbonnée », des petits morceaux de bois réunis en fagots avec du fil de fer. Ainsi, nous avons comme clients tous les boulangers de Louhans sauf un, une commune de Saône-et-Loire ! Nos camions livraient donc cette ville plusieurs fois par semaine. Les chauffeurs devaient aussi s'occuper de la manutention, de chargement et du déchargement de leur cargaison.

Avec la reprise économique, l'entreprise a réduit le commerce du bois de chauffage pour se concentrer sur le bois de coupe, avec des gros fûts qui partaient à la scierie. Là-bas, mon père donnait ses ordres :

- Il me faut tant de 25, tant de 34, etc.

Il faut dire aussi que mon père et ses frères prenaient de l'âge, et ont concentré l'activité de l'entreprise sur le principal. Au sortir de la guerre, mon père né en 1888 avait déjà cinquante-sept ans. L'un de ses frères, marqué par la guerre de 14-18 était pour sa part malade du foie, et devait aller se faire soigner tous les ans à Vichy. Quand j'ai liquidé l'entreprise, j'ai retrouvé des factures d'un ébéniste qui achetait pour la fabrication de ses chaises des plateaux de qualité.

À la rentrée de septembre 1945, je suis partie à la pension Sainte-Marie à Lons-le-Saunier. J'avais quinze ans. L'établissement catholique était tenu par des religieuses. Tous les matins, nous allions à la messe en ville, dans l'une des deux églises⁵ de la ville. Je me souviens bien que nous empruntions la rue des Arcades⁶, de nuit en hiver, pour rejoindre l'église, vers sept heures du matin sans doute.

Je ne suis restée dans cet établissement qu'une année, celle du brevet. J'y ai connu ma très chère amie Marie-Cécile, que j'appelais « Cilette », quelqu'un de très chaleureux, devenue Mme Bourdy⁷ en épousant Christian dont nous allons parler; avec Jean, nous avons beaucoup côtoyé ce couple qui est devenu très intime.

Je n'ai pas de souvenirs bien précis de cette première pension, en particulier du dortoir ou de ma chambre, si ce n'est de la petite toilette rapide au lavabo avant de partir à la messe de bon matin.

Pour le bac, j'ai intégré l'autre établissement de la même congrégation, toujours à Lons-le-Saunier, un peu plus haut dans la ville. Nous étions hébergées dans des chambres de cinq à six lits, et la fenêtre de la nôtre ouvrait sur une bande de terrain étroite, bordée par le mur de clôture nous séparant de la route de Lons-le-Saunier. Pour calmer nos curiosités, les religieuses avaient bloqué les volets de notre chambre en position fermée : ainsi, il nous était impossible de percevoir l'appel du large !

J'ai conservé longtemps une véritable haine à l'encontre de ces religieuses, maintenant pardonnées. Pour moi, elles étaient « connes », complètement connes, sans une pour racheter les autres. Je leur reproche essentiellement d'avoir eu des comportements très différents selon la classe sociale de leurs élèves, ce qui se voyait principalement par l'habillement. Pour être dans leurs petits papiers, rien ne valait que de porter des chaussures fines et des robes à plis. Pour les autres, vêtues de robes simples ou de godasses sommaires, rien ne les rachetait à leurs yeux et elles les menaient durement. Autant j'ai une admiration pour les moines de Cîteaux⁸ qui me paraissaient impeccables, autant j'ai du mépris pour ces bonnes femmes. Une bonne femme de cet acabit, c'est déjà petit, mais une communauté de telles bonnes femmes, c'est le pompon !

⁵ Église Saint-Désiré, Église des Cordeliers

⁶ La rue du Commerce, est aussi dite rue des Arcades en raison de la présence, au-devant des boutiques, de galeries ouvertes ; la majeure partie d'entre elles protège les étalages et les passants

⁷ <https://www.leprogres.fr/jura-39-edition-bresse/2018/01/29/a-90-ans-marie-cecile-reste-la-figure-emblematisant-le-domaine-bourdy>

⁸ Les Cisterciens ou ordre de Cîteaux sont des moines catholiques.

Pour une raison que j'ai oubliée, j'avais été retenue pendant des petites vacances à la pension, sans aucun doute pour un comportement qui avait déplu à ces vaches-là ! Comme nous ne faisons que des toilettes de chat devant le lavabo, pour cette longue période sans retourner chez moi, j'avais réclamé une douche ou un bain. Il m'avait été répondu qu'il y avait bien une salle de bains, mais qu'elle n'était pas encore alimentée en eau !

La journée était rythmée par les prières, que nous devions réciter dès le matin puis à chaque nouvelle matière. Enfin, c'était des journées scolaires normales, alternant cours, récréations, repas au réfectoire, étude...

Au cours de ma terminale, je me revois demander à une surveillante d'aller me coucher, me sentant exténuée... Sa réponse ne s'est pas fait attendre :

- Tant que vous ne tomberez pas de fatigue devant moi, vous n'aurez pas mon autorisation...

Rapidement, le tableau s'était complété, avec l'apparition de ganglions et d'une asthénie de plus en plus marquée, m'empêchant même de passer mon bac. Le médecin appelé diagnostiqua une tuberculose ganglionnaire. Un ganglion se mit à suppurer, tandis que je développai une fièvre. Les poumons étaient pris, et il me fallait un traitement énergique. Le médecin de Champagnole qui avait commencé mon traitement m'envoya consulter un grand spécialiste à Lyon, un professeur très compétent qui prenait son temps avec moi. J'y allais par le train du matin, et passais la journée à me balader dans les rues de Lyon que j'ai appris à connaître. Ce professeur m'a prescrit un traitement par rayons, chez un de ses confrères radiothérapeute à Lyon. Aussi, j'ai pris l'habitude de ces journées à Lyon, pendant environ deux ans, joignant l'utile à l'agréable. J'ai ensuite reçu un traitement par pénicilline⁹.

Même si je n'ai pas passé mon bac et que ma scolarité a été fortement perturbée par ma maladie, j'ai gardé de ces années mes amitiés de pension, et plus particulièrement Denise, devenue la marraine d'un de mes enfants. Quand j'avais su son nom, Bourdy, j'étais allé la voir :

- Nos pères sont amis...

Nous avons noué une belle amitié, renforcée par la présence de son frère aîné, Christian, qui venait la chercher dans sa fourgonnette qu'il utilisait dans sa vigne du Jura. Nous en avons vécu, dans sa camionnette qu'il appelait « la cage aux filles », des joyeux moments ! Christian est devenu un ami très fidèle. L'hiver, lui et sa sœur raccourcissaient parfois leur journée de ski pour me réserver la fin de l'après-midi à Champagnole et m'emmenaient au cinéma, moi la convalescente.

Puisque j'étais malade, avec une grande fatigue et la respiration courte, ma tante très pieuse a voulu m'emmenier à Lourdes, passage obligé à ses yeux pour obtenir grâces et guérison.

⁹ Pénicilline utilisée ici comme nom générique pour signifier antibiotique, qui était la rifamycine en ces années-là, le premier antibiotique efficace sur le bacille de Koch (ndb).

Là-bas, j'ai rencontré deux sœurs du Jura, qui préféraient comme moi faire pèlerinage buissonnier et aller se promener dans les contreforts des Pyrénées. Ces longues promenades ont sans doute amélioré ma santé, me permettant de reprendre des forces.

Bien que croyante et pratiquante, je n'aime pas l'ambiance de Lourdes : les civières, les malades lourdement handicapés qu'on voyait partout, les bondieuseries, l'excès de religiosité, toute cette ferveur obligée qui sonne faux à mes yeux. Ce qui me lie à Dieu est une affaire entre Lui et moi. Je ne présente aucun zèle de prosélytisme en son nom. Si je peux imaginer que Bernadette Soubirous était sincère dans son témoignage, je n'apprécie pas le commerce que celui-ci a engendré.

Tout ça touche à la sentimentalité, l'utilise commercialement, et c'est ça, ce n'est pas mon truc !

Puisque j'étais la seule de ma génération dans la famille, vers mes dix-huit ans peut-être, mes tantes m'ont proposé de faire la connaissance d'une cousine approximativement de mon âge, qu'elles ne connaissaient que par l'intermédiaire d'un arbre généalogique. Les relations avec cette famille étaient lâches, puisque le chef de famille, un cousin, était décédé et qu'il ne restait que sa femme et sa fille. Avec mon accord, mes tantes ont écrit à leur cousine, et sa fille Marie-Blanche est donc venue passer une semaine ou deux de vacances avec moi à Montrond.

Sa maman, en femme bien élevée, a renvoyé l'ascenseur l'année suivante en m'invitant chez elles, dans leur petit village de Mont-Saint-Vincent, à côté de Montceau-les-Mines. La maison était grande, puisqu'avant de perdre la tête, d'être enfermé et d'en mourir, le père de Marie-Blanche avait travaillé aux impôts, avec un salaire sans doute convenable. Sa maman y vivait avec ses deux sœurs. Y arrivèrent deux garçons, ses neveux, Jean Gros et son frère cadet François, vivant à Vosne-Romanée. Tous les quatre, nous avons alors passé huit jours bien agréables entre jeunes. Marie-Blanche et Jean avaient le même âge, c'est-à-dire deux années de plus que moi.

Je suis restée très liée avec ma cousine, qui a fait ses études d'anglais à Dijon pour devenir la professeure de langues qu'elle est restée. Pour loger dans la capitale de la Bourgogne pendant ses études, une tante maternelle – mariée à un certain Louis Gros –, avait mis à sa disposition une maison qu'elle possédait. Voilà qui m'assurait une sorte de poste avancé pour m'approcher de Vosne-Romanée, où vivait un homme convoité...

Dijon – Vosne-Romanée, ce n'était plus que vingt kilomètres, et des bus circulaient. Que demander de mieux ? À Vosne-Romanée, les vendanges me permettaient de côtoyer celui qui me paraissait une évidence. Jean était joyeux, et c'était un garçon ! J'étais bien avec lui, nous avons partagé nos amis, moi les siens, lui les miens.

Après nos premières vendanges vinrent les deuxièmes et peu à peu, notre relation s'est imposée naturellement, sans pour autant être officielle. J'ai idée que les parents Gros me voyaient d'un bon œil : pour preuve, lors de l'un de leurs déplacements vers la Suisse, Louis Gros et sa femme sont passés par Champagnole, comme pour apprécier mon

environnement... Ils n'ont rien dû trouver de contraire à leurs valeurs, bien au contraire, puisqu'avant mes vingt-cinq ans, nous étions mariés.

Un jour d'été, Jean avait reçu une Jeep de son père. Avec trois amis, ils avaient fait une virée dans le Massif Central. En revenant, ils avaient poussé par le Jura, Jean pour me voir, un de ses amis pour rencontrer une amie à Arbois. Nous avons mangé ensemble, ils avaient campé dans le jardin ; mon père avait alors mieux connu Jean.

Pas beaucoup plus tard, en 1951 donc, l'un de ces trois garçons me téléphona pour m'annoncer le décès brutal du père de Jean, dans sa cave après une partie de cartes où rien n'avait laissé imaginer cette imminence.

– Louis Gros vient de mourir !

Il était alors le maire en poste de Vosne-Romanée. Nous sommes allés à l'inhumation avec mon père. C'est à cette occasion que j'ai compris les projets qu'il avait pour nous, Jean et moi, alors que rien n'était encore officialisé : après un incendie, la grande bâtisse familiale avait été rénovée, selon des plans pensés pour le futur. Le vaste bâtiment central réservé au chef de famille, Louis, serait désormais flanqué de deux ailes, dont une pour Jean et cette Jeanine pressentie... La même avait fait du chemin.

C'est lors de l'enterrement de Louis que j'ai vraiment compris comme j'étais attendue, puisque les murs de l'aile du domaine familial commençaient à être montés.

Avant de rejoindre l'église, le cortège funèbre du maire de Vosne-Romanée était passé et s'était arrêté devant la mairie, en signe de respect républicain. J'avais apprécié ce symbole, et lorsque j'ai moi-même été élue maire, j'ai dit à une de mes adjointes :

– Je n'ai pas peur de la mort, mais quand viendra mon heure, pensez à faire passer le cortège devant ma mairie...

Ma relation avec Jean ne trompait plus personne. Quand il passait chez mon amie et que je n'y étais pas, la mère de celle-ci lui disait avec un sourire entendu :

– Vous n'êtes pas venu pour voir la jeune fille de la maison ! Montez plutôt à Champagnole...

Enfin, il fut convenu qu'une demande en mariage s'imposait !

C'est au cœur du rigoureux hiver 53-54 que ma future belle-mère proposa de rencontrer officiellement mon père, pour lui demander ma main pour son fils. L'époque était encore à des cérémoniaux extrêmement protocolaires, où les parents du futur mari faisaient une demande solennelle aux parents de la jeune fille. Pour nous deux qui avons chacun perdu un parent, la rencontre était de fait plus réduite : Jean et moi, mon père et celle que j'appellerai dorénavant Mémé.

Mais cet hiver était particulièrement coriace, et la neige qui encombrait les trottoirs inquiétait la mère de Jean. Elle aurait préféré repousser la date prévue à l'après-dégel,

craignant de glisser sur une plaque verglacée. Les trottoirs étaient pourtant déneigés, et nous avions nous-mêmes déplacé un tas de neige qui aurait pu gêner Cécile.

Finalement, Jean et sa mère vinrent déjeuner avec nous un beau et froid dimanche. Mémé parla beaucoup de ces conditions climatiques et des quantités de neige exceptionnelles, voilà bien un sujet de discussion consensuel. On se mit à table tout en devisant gaîment. En milieu de repas, mon père soucieux du protocole demanda :

– Madame, vous n’avez donc rien à me dire ?

Les rires entendus fusèrent, et Mémé prononça sa demande en bonne et due forme devant la gouvernante qui nous servait, puisqu’elle était venue pour ça et que tous les quatre le savions... Mais il fallait cette forme pour mon père, qui accepta en retour de donner ma main à Jean. Nous pouvions alors prévoir les fiançailles, qui seraient faites à Vosne-Romanée chez Mémé.

Après nos fiançailles, nos noces furent célébrées en mars 1954 à l’église de Montrond, berceau familial de mon père, plutôt qu’à Champagnole où nous ne faisons que vivre. La réception s’est tenue dans un hôtel d’Arbois¹⁰, une petite ville de vin à proximité, où les bons restaurants et hôtels agréables abondaient. À la mairie de Montrond et par tradition familiale, c’est le frère aîné de Jean, Gustave, qui nous maria. Il était le plus jeune maire de France, âgé de vingt-cinq ans seulement et avait pris la succession de son père récemment décédé à la mairie. La famille a donné beaucoup d’élus municipaux, et les mariages familiaux ont pratiquement tous été célébrés par un membre élu de la famille, de sorte que c’en est presque devenu une tradition pour nous. Ainsi, François a marié les enfants d’Anne-Françoise à Pommard, Bernard, adjoint au maire a marié son frère, j’ai moi-même célébré d’autres noces...

Le témoin de Jean était un homme important, arrivé fort bien vêtu avec son chauffeur et qui aimait particulièrement être le centre d’intérêt des invités. Le « Baron de Chambolle » comme il se faisait appeler, du village voisin de Vosne-Romanée, Chambolle-Musigny, était un homme fort sympathique et qui faisait le spectacle, appréciant d’amuser la galerie. Il était ami proche de feu mon beau-père.

Au repas, nos amis nous entouraient, tout comme la famille proche et élargie. Du côté Gros, les sœurs de ma belle-mère étaient là, avec tous les enfants, et de mon côté, j’avais encore deux oncles et une tante. Mon père appréciait de me voir casée, d’autant plus dans une famille qu’il estimait. Il avait été bien accueilli par ma belle-mère, chaleureuse et qui savait recevoir : chez elle, on se sentait toujours bien ! Et puis, les deux familles avaient dans leur arbre généalogique un cousin commun...

Tante Blanche était là aussi, bien sûr. Cette sœur de Mémé avait proposé à mon père de me loger dans le pensionnat dont elle était la directrice, le temps de la longue convalescence

¹⁰ Le terroir arboisien produit quelques-uns des meilleurs vins jurassiens, dont le vin jaune et le vin de paille. Certaines bouteilles portent sur leur étiquette le dicton : « le vin d’Arbois, plus on en boit, plus on va droit ! ».

de ma tuberculose, à Bourg-en-Bresse. Cet accueil avait créé des liens forts entre nous. Là-bas, j'ai bénéficié de conditions de rétablissement optimales. Je n'y étais pas tout à fait une élève ordinaire, mais je pouvais participer aux cours qui m'intéressaient, aux ateliers. Je logeais dans une chambre particulière à l'étage des professeurs, j'avais les clefs du pensionnat, je pouvais aller et venir à ma guise. J'y faisais de la peinture, de la danse, de la musique, de la sténodactylo. J'allais parfois dormir dans la villa voisine de la sœur de cette directrice exceptionnelle, une autre tante de Jean. Tout m'apparaissait spontané, j'étais accueillie partout avec gentillesse, sans calculs. La façon d'élever ses pensionnaires était vraiment extraordinaire.

Un jour, la directrice avec qui je parlais librement m'avait demandé :

- Comment allez-vous dans notre établissement ? Que pensez-vous de celui-ci ?

J'avais répondu d'une manière espiègle, le sourire aux lèvres :

- Je trouve qu'il manque d'hommes...

C'était une réponse sincère. Autant les valeurs d'enseignement et les qualités humaines étaient là, autant je trouvais que les conversations manquaient de l'ouverture que certains hommes auraient pu apporter. Elle avait souri à ma réponse, répondant d'un « c'est vrai » entendu.

Après ces sept à huit mois passés dans ce pensionnat de Bourg-en-Bresse où je m'étais ouverte à des activités artistiques, et pratiquant la sténodactylo, j'étais repartie chez mon père pour l'aider à du travail de bureau. Je me suis intéressée à l'entreprise, et j'allais presque chaque jour avec lui à la scierie, en contrebas vers le ruisseau. Le travail de bureau n'était pas ma passion, mais il me permettait d'être présente dans cette entreprise passionnante. Les frères et sœur de mon père sont morts, successivement, seule une tante impotente a survécu jusqu'à notre mariage.

Nous nous sommes alors installés chez ma belle-mère, dans l'attente des travaux de restauration de la maison que nous devons habiter, une maison qu'habitait autrefois une cousine et que mon beau-frère restaurait et repeignait pour notre arrivée. Nous l'avons investie peu avant le départ de Jean en Algérie. L'aile du château qui avait été projetée par mon beau-père pour nous n'était pas du tout avancée. Elle sera finalement construite plus tard, et habitée par un de mes fils.

Cette maison, située à cinquante mètres de la maison familiale de Vosne, la maison mère si l'on peut dire, je l'ai toujours habitée. Le décès de mon beau-père avait rebattu les cartes, puisque mon beau-frère aîné avait repris les rênes de l'exploitation pendant plusieurs années, avant que l'autre beau-frère demande sa part. L'aîné a gardé la maison familiale, nous avons eu la nôtre et l'autre beau-frère une troisième maison appartenant aussi à l'héritage, et puis les vignes ont été partagées.

Mais auparavant, Jean avait été appelé en Algérie. Nous nous étions mariés en 54, j'avais fait une fausse couche en 55, ce qui aurait été bien difficile sans le soutien réconfortant de ma belle-mère, puis notre aîné Michel avait vu le jour le 6 février 56. Le 1^{er} mai de cette

même année, Jean a été convoqué sous les drapeaux, deux jours après l'enterrement d'un de mes oncles. La séparation d'avec Jean m'a paru insupportable et j'ai décidé de le rejoindre pour un temps, malgré la naissance récente de notre bébé Michel, que je confiai à Mémé.

Déterminée, j'avais remué ciel et terre pour obtenir via un employé municipal ou préfectoral un billet d'avion pour Alger. Quelques jours plus tard, j'atterrissais sur le sol algérien, où un parent de voisins à nous, hôtelier à Alger, m'a accueillie. Je n'y suis pas restée bien longtemps, car Jean avait été affecté à Tizi Ouzou¹¹, et j'avais mieux à faire que de rester dans la capitale.

Sur place, j'ai été très bien accueillie par le capitaine, avec qui je mangeais régulièrement. Jean avait trouvé pour nous loger la maison d'un garde forestier qui était en vacances. Même si j'étais heureuse de retrouver Jean, les conditions étaient spartiates. Je n'oubliais jamais la mitrailleuse pour aller faire pipi au fond du jardin, et je craignais la lueur des yeux des petits arabes qui ne manquaient pas de m'observer dès que la nuit tombait, quand bien même ils n'affichaient pas une animosité poussée... C'était plus probablement de la curiosité que de l'hostilité, mais je n'étais pas rassurée.

Trois jours après mon arrivée, le téléphone sonna au poste de commandement. Ma belle-mère m'annonçait l'hospitalisation de mon père. Quelques heures plus tard, alors qu'elle était allée le visiter avec une de ses sœurs, il mourut. Il me fallait rentrer. Le capitaine, toujours compréhensif, a proposé de donner huit jours de permission exceptionnelle à Jean pour qu'il m'accompagne en France et dans mon deuil. Par téléphone, j'avais fait connaître ma volonté de pouvoir voir le corps de mon père, avant que soit serti son cercueil. Ma volonté fut respectée.

Mon père était mort à la clinique de Champagnole. Né en 1888, il avait 68 ans. Pendant les condoléances, je reçus des confidences fort déplaisantes d'un médecin de l'hôpital de Champagnole, me faisant savoir qu'à son avis, mon père était mort d'une erreur médicale dans l'établissement concurrent, et qu'il était prêt à m'aider dans une quelconque recherche de responsabilité... Il a profité de la cérémonie pour m'aborder, venant me serrer la main alors que je ne le connaissais ni d'Adam ni d'Ève, et qu'il n'était jamais intervenu médicalement dans la maladie de mon père. Bien évidemment, je n'en fis rien, mais j'avais trouvé cet abord agressif très désagréable...

Avec le décès récent de mon oncle paternel, j'avais désormais la charge de deux successions. Il me restait aussi celle de ma dernière tante paternelle, dont je devais m'occuper, et qui était à moitié handicapée. C'était alors une période compliquée, d'autant plus que j'étais enceinte d'Anne-Françoise, que j'étais allée promener en Kabylie, lui faisant découvrir les grands espaces du Djebel ! Mais elle n'a pas été conçue là-bas, je l'avais déjà dans le tiroir ! Ça, c'était notre vie à nous, on était contents, on était heureux.

¹¹ Commune algérienne située en Kabylie, à 30 km au sud des côtes méditerranéennes, et à 100 km d'Alger

Jean est rentré d'Algérie la veille de la Toussaint, après six mois de service. Je ne lui ai jamais posé de questions sur ce qu'il y avait vécu, c'était son histoire, et je pressentais que c'était difficile. Mais je sais qu'il en avait parlé autour de lui. Il était resté ami de chasse avec un de ses camarades, appelé comme lui pendant la guerre ; cet homme, je l'avais entendu dire après une battue dans le parc aux sangliers :

- On a vu des choses dures, très dures.

Gustave, le frère aîné de Jean m'avait tenu ces propos :

- Mais vous ne voyez pas que Jean n'est pas rentré comme il était parti ?

Je mettais aussi cette modification de caractère à tout ce qui avait changé pour la tenue de l'exploitation, et en premier lieu la mécanisation. Avant l'Algérie, la vigne était cultivée à la force des chevaux, un pour le matin, un pour l'après-midi, que Jean menait entre les ceps pour le sarclage et toutes les tâches qu'un ouvrier ne pouvait assurer seul. Un palefrenier l'assistait dans cette tâche. À son retour, cet ouvrier avait été congédié et un tracteur remplaçait la traction animale. Jean en avait été sentimentalement très atteint.

À la question ouverte de mon beau-frère, je n'avais livré le fond de ma pensée ; pour lui, Jean avait surtout souffert de la guerre, pour moi, c'était plus complexe que ça... J'avais du respect pour mes beaux-frères. Nous nous vouvoyions, l'époque voulait ça, mais nous étions bien ensemble. François était un peu plus difficile que ses frères, mais il avait l'excuse de la jeunesse.

Gustave, l'aîné qui dirigeait l'exploitation, a souffert rapidement d'une tuberculose des reins, qui l'emportera bien plus tard. Mais cette maladie le diminuait un peu. En homme très droit, il aura toujours tout fait pour que l'exploitation soit bien gérée. C'était un homme tranquille, l'exact opposé de mon mari. Lorsque la maladie l'a diminué, il a demandé à mon dernier fils, Bernard, de venir lui donner la main sur le domaine. Ma belle-mère m'avait dit :

- Ah, vous savez, on a pris Bernard mais c'était à Michel qu'on avait pensé pour la succession de Gustave.

Gustave, en homme sans descendance, s'était pris d'affection pour ses neveux. En célibataire généreux, il les a gâtés comme ses propres enfants, leur a acheté des mobylettes, et même une voiture à Michel. Il s'était particulièrement attaché à Bernard, un garçon plutôt rigolard qui lui apportait en retour sa fantaisie, son originalité. Ce sont ses enfants qui dirigent désormais le domaine. Nous étions en 1957.

En 1963, François, mon dernier beau-frère a demandé sa part de vignobles. M. Billac, le conseiller financier qui a aidé la famille dans cette opération de partage m'avait demandé de rentrer dans les discussions, ce que j'ai refusé car seul Jean était alors marié, et que mon rôle de belle-sœur ne pouvait que rendre le partage plus compliqué. Mais je ne perdais rien des tractations, de l'extérieur. C'était intéressant, mais une des plus belles propriétés de Côte d'Or à partager en quatre parts, ce n'est pas rien ! Les choses ont été bien faites.

Le plus jeune frère, François, qui travaillait chez son futur beau-père, m'avait demandé de convaincre Jean de s'associer avec lui dans une maison « Gros, père et fils », ce qui permettrait à Jean de s'occuper de ses vignes pendant que lui gèrerait celles de sa belle-famille. Jean avait accepté le marché, et avait exploité le domaine. Hélas, après sept ou huit ans, l'entreprise s'était trouvée en difficultés financières et au bord du dépôt de bilan. François s'en était inquiété auprès de moi, et je n'avais pas hésité un seul instant : puisque j'avais hérité de ma mère, j'avais des biens immobiliers au Creusot, dont j'ai vendu certains pour boucher le trou... Je ne sais pas ce que ces biens sont devenus maintenant, je ne sais même pas s'il y avait eu faillite à l'époque, mais je pouvais le faire. Au moins, nous n'en avons pas souffert. Nous étions alors dans les années 65 ou 66.

Jean et François ont pu exploiter les mêmes vignes. Plus tard, Jean a acheté 30 ou 40 ha de vignes dans les Hautes Côtes. Les frères sont restés liés, avec une proximité toute particulière entre Jean et Gustave. Après s'être refait, François exploitait ses vignes lui-même avec son personnel, il s'était marié peu de temps après nous.

Et puis un beau jour, Anne, sa fille âgée alors de dix-huit ou dix-neuf ans est arrivée sur son tracteur et a annoncé crânement à son père :

– Maintenant, c'est moi le boss !

Ce n'était pas qu'une boutade ! Anne a une volonté incroyable, des capacités hors de commun et elle a pris l'ascendant sur son père François qui levait le pied, et dont la santé déclinait. Elle a pris les rênes du vignoble et a fait un beau travail. Maintenant, Anne est celle qui a la réputation la plus aboutie dans la commune de Vosne-Romanée.

Alors que notre aîné Michel terminait sa formation à « La Viti », une soirée était donnée au Clos Vougeot. Nous y assistions, comme bien des viticulteurs de la région. Alors que la fête battait son plein, quelqu'un est venu me chercher en me disant que dehors, Jean faisait un malaise.

Je me précipite et trouve Jean étendu au sol. Autour de lui se pressent ses amis et invités, dont notre voisin, médecin à l'hôpital de Dijon. Rapidement, il est pris en charge médicalement, hospitalisé dans cet établissement et chouchouté à la hauteur de leur amitié.

Malgré les meilleurs soins, la pathologie était grave, une méningite dont Jean garda comme séquelles importantes une surdité profonde. Plus tard, un de ses amis l'a opéré pour améliorer cette surdité, sans succès. À sa sortie de l'hôpital, Michel est venu l'assister au domaine pour gérer l'équipe, donner les ordres, prendre les décisions. Michel avait alors dix-neuf ans, et n'avait pas terminé son cursus au lycée viticole de Beaune. Mais il était brillant, ce qui avait donné lieu à bien des remarques de la part de son entourage, dont ses tantes directrices d'établissement à Bourg.

– Comment, Michel ! Tu vas faire « La Viti » avec tes capacités ?

Même si la formation viticole à Beaune peut paraître envieuse compte tenu de l'environnement mondialement connu par l'excellence du cépage, pour ses dames, Michel avait des qualités intellectuelles qui lui auraient permis de faire un parcours encore plus

prestigieux. Qu'importe, Michel aimait la vigne, Vosne-Romanée, et il a suivi ses envies sans les regretter. Il a fait un très bon vigneron, et d'ailleurs il a sauvé le domaine « Jean Gros », tout comme Bernard a sauvé le domaine « Gustave Gros ».

L'esprit de famille est important. Lorsqu'il a fallu diviser le domaine Gros du grand-père en quatre parts, dont celle de la sœur Colette, celle-ci a été formidable, puisqu'elle a réussi à conserver son vignoble dans la famille en le distribuant à ses petits-neveux. Elle aurait pu faire le choix de le disperser dans une vente, comme celle des « Hospices de Beaune »...

Enfermé dans sa surdité, Jean n'a pourtant pas arrêté tous ses projets. Un jour, il a inscrit sur l'ardoise qui nous permettait de communiquer ensemble qu'il avait acheté tout un domaine à des vieux garçons sans successions, dans les Hautes Côtes. Il s'agissait d'un vaste domaine morcelé, composé de plus d'une centaine de parcelles, pas toujours en continuité. Il a alors passé deux ou trois hivers   négocier avec les gens du village pour échanger, vendre ou acheter des parcelles, pour obtenir enfin une propriété plus homogène. Il a alors scindé ce terrain bois  d'une vingtaine d'hectares en deux parcs d'animaux pour la chasse, qu'il a clôturés. Dans le premier, il a introduit des sangliers, dans le deuxième, des cervidés. Il y avait fait construire un petit pavillon de chasse, où il retrouvait tous ses amis. Là-bas, ils étaient heureux, lui et ses amis parfois prestigieux comme des professeurs de l'hôpital de Dijon, ou un ancien d'Algérie qui aimait cuisiner et qui s'occupait de l'intendance... Cette chasse était son lieu de ressourcement, elle lui permettait de respirer malgré son handicap, au milieu d'amitiés sincères et durables... Cette équipe était tout pour lui, et je le savais en bonnes mains. En lui permettant de rester heureux malgré son handicap, ses amis nous ont aidés finalement à vivre, puisque j'ai bénéficié moi aussi de l'épanouissement de mon mari, qui aurait pu le quitter.

Ce n'était pourtant pas quelque chose d'extraordinaire. C'était la vie normale, du partage d'amitié, du rire et des projets ensemble. Jean aimait offrir, ce que cette chasse lui permettait de faire.

Après sa mort, le parc à sangliers a été transformé par Bernard en plantation de chênes truffiers. Et puis Anne-Françoise, par attachement pour son père, a gardé le bois aux biches, où son mari chasse. Le grand gibier y est toujours présent ; on y trouve même des mouflons.